



HAL
open science

AUGUSTE COMTE ET LA PHILOSOPHIE COMME SCIENCE

Michel Bourdeau

► **To cite this version:**

Michel Bourdeau. AUGUSTE COMTE ET LA PHILOSOPHIE COMME SCIENCE. Revue roumaine de philosophie, 2023, 67-1, pp.7-19. halshs-04289101

HAL Id: halshs-04289101

<https://shs.hal.science/halshs-04289101>

Submitted on 16 Nov 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

AUGUSTE COMTE ET LA PHILOSOPHIE COMME SCIENCE

MICHEL BOURDEAU

Abstract. What sets Comte apart from all those who wanted to make philosophy more scientific is that he also wanted to make science more philosophical. His starting point was not philosophy, but science: he found the state of science in his time unsatisfactory. To understand his position, we must consider the split between natural and moral philosophy that we owe to the Greeks: it coincides with the transition from the theological to the metaphysical state, and it is doomed to disappear when we move from the metaphysical to the positive stage.

In this restoration of the unity destroyed by the Greeks, sociology plays an essential role. Sociology is the final science. With it, human, i.e., social, phenomena, which had remained the domain of philosophy, become the object of science. In other words, sociology has a twofold status: it is a science like any other one, the science of social phenomena just as biology is the science of vital phenomena; but as the final science, sociology presupposes and recapitulates all the others. With it, there is only one science, human science. The distinction between science and philosophy does not apply anymore. Science has become philosophy and philosophy has become scientific. Social science is at the same time social philosophy.

Comte's position is thus inseparable from a concern for the unity of science. What characterises philosophy is not only attention to mankind but also the concern for unity, the search for generality and synoptic views; and if science must become more philosophical, it is to fight against the undesirable effects due to the increasing division of labour and specialisation that continues to prevail in the scientific world.

mots-clé : philosophie naturelle; philosophie morale; philosophie scientifique; point de vue sociologique; positivisme; unité de la science.

Ce qui met à part Comte parmi tous ceux qui ont voulu rendre la philosophie plus scientifique, c'est qu'il voulait aussi rendre la science plus philosophique. C'est ainsi qu'il a résumé l'ensemble de son oeuvre en deux grandes étapes: dans le *Cours de philosophie positive* (sa « première carrière »), il a transformé la science en philosophie, dans le *Système de politique positive* (sa « seconde carrière »), il a ensuite transformé la philosophie en religion. Dans ce qui suit, il ne sera pas question de ce dernier aspect; mais ce bref rappel est une façon de mettre en relief la profonde originalité d'une position comme celle de Comte. A la différence de la plupart de ceux dont il sera question dans ce numéro, Comte est un savant, un élève de l'Ecole Polytechnique, une institution alors sans équivalent dans le monde, consacrée exclusivement à l'enseignement des sciences. Son point de départ ne se trouve pas dans la philosophie, où il n'a jamais suivi aucun cursus, mais dans les sciences, et plus précisément dans une insatisfaction devant l'état des sciences de son époque. On ne comprendrait donc rien à la position de Comte sur la question qui nous occupe si on ne voyait pas qu'elle repose sur une attitude ambivalente à l'égard de la science. Certes, d'un côté, la science, est la forme suprême de la connaissance. Le dernier des trois états qui résument la marche de la civilisation est l'état positif, c'est-à-dire scientifique et industriel. Mais, telle qu'elle s'est développée dans les temps modernes, la science a pris une forme insatisfaisante, au plan tant théorique que pratique, ou social. Il est donc indispensable de lui faire prendre un autre cours, de la réformer, ce qui veut dire: de la rendre plus philosophique.

Il y a donc deux perspectives: rendre la philosophie plus scientifique, rendre la science plus philosophique. Bien qu'elles soient inséparables, je privilégierai la seconde et procéderai en deux temps. Tout d'abord, nous sommes renvoyés à la loi des trois états, ce pilier sur lequel repose l'ensemble de la philosophie positive. Il faudra expliciter cette loi, et plus particulièrement la façon dont s'y développe le contraste entre philosophie naturelle et philosophie morale, un contraste que la philosophie positive vient précisément abolir. Pour cela, nous nous arrêterons sur deux grands moments: le passage de l'état théologique à l'état métaphysique, qui aboutit à la séparation entre philosophie naturelle et philosophie morale; puis le passage de l'état métaphysique à l'état positif, où philosophie naturelle et philosophie morale sont à nouveau réunies. – Cette façon dont la philosophie positive, i. e. la science devenue philosophie, abolit cette distinction conduit au deuxième point que j'aborderai: la position de Comte renvoie à la question de l'unité de la science. Une analyse plus fine montre en effet que les sources de la

positivité sont aussi vieilles que l'humanité (il n'y a jamais eu de dieu de la pesanteur); de plus, le passage de l'état métaphysique à l'état positif ne s'est pas fait en un instant. La réunification n'a lieu qu'avec la création de la sociologie, qui constitue un événement capital dans l'histoire de l'humanité. C'est elle qui transforme la science en philosophie. Ce qui suit comprendra donc trois grandes parties, les deux premières plus historiques (les deux passages d'un état à un autre), la troisième plus conceptuelle (l'unité de la science).

Avant d'en venir là, toutefois, deux remarques. Tout d'abord, une mise au point terminologique, sur les sens de *philosophie* chez Comte. Le premier, le plus général se trouve dans l'énoncé de la loi des trois états:

Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents: l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé: d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique, et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement: la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine; la troisième, son état fixe et définitif: la seconde est uniquement destinée à servir de transition.¹

Ici, la théologie et la science sont des philosophies, alors que ce que nous appelons *philosophie* ne correspond, de façon approximative, qu'à ce qui est désigné sous le nom de métaphysique. Par *philosophie* il faut entendre « système général de conceptions sur l'ensemble des phénomènes », ce qui correspond, plus ou moins, à ce qui sera appelé plus tard *Weltanschauung*, conception du monde (« l'ensemble des phénomènes »); et on retiendra aussi « général » et « ensemble », car ces caractères réapparaîtront constamment. – Mais quand il s'agit de rendre la science plus philosophique, le mot prend un sens plus étroit et ne désigne plus que la philosophie positive. « En un mot, déclare Comte au début du *Cours*, c'est un cours de *philosophie positive*, non de *sciences positives*, que je me propose de faire »². On notera toutefois que philosophie positive et science positive ne sont opposées que pour mieux être réunies, ce qui renvoie à notre fil directeur: il s'agit de rendre la science plus philosophique.³

Ce projet, Comte l'avait élaboré alors qu'il avait à peine plus de vingt ans, comme en témoigne une lettre qui apporte un précieux éclairage sur la façon dont il conçoit les rapports de la science et de la philosophie. Au point de départ se trouve la critique de l'introspection. Il a souvent été reproché au fondateur du positivisme d'avoir refusé de faire une place à la psychologie dans le système des sciences. En réalité, celui-ci n'a jamais nié la possibilité d'étudier scientifiquement l'esprit, sa critique ne porte que sur la méthode qu'employaient alors ses contemporains.³ Croire que l'esprit puisse s'observer lui-même est une illusion et pour bien étudier l'esprit, il faut l'examiner dans ses oeuvres, qui sont les sciences. De cette façon « on peut s'élever à des règles sûres et utiles sur la manière de diriger son esprit. Ces règles, ces méthodes, ces artifices, composent dans chaque science ce que j'appelle sa *philosophie*. »⁴ Une fois dégagée la philosophie de chaque science, on peut chercher ce qu'elles ont en commun. On obtiendrait ainsi ce que Comte appelle « la philosophie générale de toutes les sciences »; et il ajoute alors : « Tu vois par là que les philosophies, et la philosophie générale seraient des sciences tout aussi sûres que les autres »⁵ C'est bien la tâche que s'assignera l'auteur du *Cours* : les sciences positives étant déjà constituées, ce

¹ Auguste Comte, *Cours de philosophie positive*, 1ère leçon (1830; désormais abrégé *CPP*), Paris, Hermann, 1975, t. 1, p. 21.

² *Avertissement au lecteur*, qui figure au début du premier volume du *Cours* et qui n'est pas reproduit dans l'édition de 1975.

³ Voir M. Bourdeau, « Comte on Psychology: The Criticism of "Inner Observation" and the Constitution of the "Systematic View of the Soul" » in Ion Tănăsescu (éd.), *Brentano and the Positive Philosophy of Comte and Mill*, De Gruyter 2022, p. 35-44.

⁴ Lettre à Valat, 24 sept. 1819, *Correspondance générale*, Paris, Mouton, vol. 8, 1973, p.59.

⁵ *Ibid.*

qui reste à faire c'est, pour chacune, d'en dégager la philosophie; et le résultat peut être considéré indifféremment comme philosophique ou comme scientifique.

La seconde remarque concerne la méthode suivie par Comte, et plus particulièrement la façon dont il approche la science. Ce qui nous est proposé, ce sont des analyses conceptuelles informées par l'histoire, ce qui renvoie déjà à la sociologie. Cette approche se trouve déjà dans les écrits de jeunesse. Dans les *Considérations philosophiques sur la science et les savants*, Comte était conscient d'introduire un point de vue nouveau sur la science.⁶ La science, en philosophie, ce n'est bien souvent qu'un corps de doctrines, de théories (qu'on pense au débat, chez les historiens des sciences, entre histoire interne et histoire externe); mais la science est aussi une activité, elle n'existerait pas sans les praticiens de la science que sont les savants. C'est pourquoi, en 1825, Comte publie des non considérations *sur la science*, mais sur la science *et les savants*. Les trois états sont ainsi mis en correspondance avec trois classes sociales, ou trois figures : le prêtre, le philosophe, le savant. Où l'on voit encore le lien étroit entre la philosophie entendue au sens classique et la métaphysique. Dans cette classification, le savant n'est pas philosophe, il y a des sciences positives, mais la philosophie positive est encore à constituer.

L'apparition de la philosophie et la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale.

Dans le premier des deux moments qui nous intéressent, il convient de distinguer à nouveau deux événements : l'apparition de la philosophie, puis la séparation entre la philosophie naturelle et la philosophie morale.

Du prêtre au philosophe. Ces événements ont tous deux eu lieu à l'époque du polythéisme, c'est-à-dire pendant l'état théologique, le polythéisme étant, avec le fétichisme et le monothéisme, une des trois formes de la pensée théologique. Comte a régulièrement insisté sur cette coexistence de différents modes de pensée dans un même état. Ainsi « les besoins essentiels de l'esprit positif ont dû longtemps coïncider avec les principaux intérêts de l'esprit métaphysique, malgré leur antagonisme fondamental »⁷. La métaphysique commence par favoriser le développement de cette science dont elle deviendra par la suite le plus farouche adversaire. De la même façon, la métaphysique est apparue avant l'état métaphysique. L'état théologique, c'est l'état dominé par la pensée théologique, mais cela n'exclut pas que la pensée métaphysique ou positive y soient déjà présentes.

Le polythéisme est pour Comte l'état théologique par excellence, le monothéisme portant déjà en lui, avec la métaphysique, les germes de sa décomposition. Considéré en lui-même, le polythéisme, avec ses dieux anthropomorphes, constitue triomphe de l'imagination.⁸ La naissance de la philosophie en Grèce, au temps des présocratiques, constitue une profonde rupture. Avec ceux qu'on a encore appelé *physiologues*, c'est un nouveau mode de pensée qui apparaît: on passe du concret à l'abstrait; pour expliquer les phénomènes, on ne recourt plus à des agents surnaturels, produits de l'imagination et censés doués, comme l'homme, d'une volonté (Jupiter ou Neptune), mais à de pures entités (le feu, l'eau, le *nous* d'Anaxagore). Si le miracle grec constitue un événement sans précédent, c'est que, pour la première fois, l'humanité s'affranchit de la tutelle de la théologie : « Cette mémorable révolution dans l'organisation du corps scientifique est résumée pour l'observateur par la distinction tranchée qui s'établit, dès ce moment, entre le nom de philosophe et celui de prêtre »⁹. C'est bien l'apparition de la philosophie, et plus précisément de la métaphysique (Zénon et ses paradoxes) dans l'état théologique.

⁶ « Les considérations présentées ici conduisent naturellement à envisager les sciences sous un nouveau point de vue », Auguste Comte, « Considérations philosophiques sur les sciences et les savants » (1825; désormais abrégé *CPSS*), in *Écrits de jeunesse*, Pierre Arnaud, Paulo Carneiro (eds.), Paris-La Haye, Mouton, 1970, p. 345.

⁷ Auguste Comte, *CPP*, 54e leçon, t. 2, p. 377.

⁸ Auguste Comte, *CPP*, 53e leçon, t. 2, p. 277.

⁹ Auguste Comte, *CPSS*, p. 349–50.

Du philosophe au savant : le grand schisme provisoire, philosophie naturelle et morale. Mais ce nouveau mode de pensée ne tarde pas à se heurter à une difficulté, due à la diversité des objets étudiés : les phénomènes naturels aussi bien que les phénomènes moraux, le monde et l'homme, le macrocosme et le microcosme. Dans l'immédiat, il s'ensuit la nécessité de suivre deux voies distinctes : la philosophie se dédouble, selon qu'elle s'intéresse au monde ou à l'homme. Un nouveau sens de *philosophie* apparaît et, avec le temps, l'expression *philosophie naturelle* devient trompeuse car comme en témoigne le titre du grand ouvrage de Newton, la philosophie naturelle avait cessé d'être de la philosophie et recouvrait ce qu'il conviendrait plutôt d'appeler sciences d'observation.¹⁰ Comte a décrit en détail ce moment capital dans l'histoire de l'humanité et, en dépit de sa longueur, on ne peut rien faire de mieux que de reproduire en entier le passage.

Les philosophes avaient d'abord espéré pouvoir mener de front le perfectionnement des conceptions sur l'homme moral et sur la société, avec celui des théories relatives aux phénomènes physiques. La suite de leurs travaux rendit enfin sensible la nécessité d'une séparation totale entre ces deux ordres de recherches. [Les] doctrines sociales [...] restèrent théologiques, tandis que les autres devinrent métaphysiques, et se rapprochèrent, par conséquent, davantage de l'état positif. [...] Ce fut ainsi que s'établit peu à peu une organisation spirituelle entièrement différente de celle des castes sacerdotales. Les noms de savant et de philosophe, qui d'abord, en se séparant de celui de prêtre, étaient restés équivalents entre eux, devinrent à leur tour parfaitement distincts l'un de l'autre. Le premier ne s'appliqua dès lors qu'aux penseurs livrés à la culture des connaissances physiques, et dont l'existence isolée, même en spéculation, du mouvement de la société, fut encore plus purement théorique que celle des premiers sages de la Grèce. Le second ne désigna plus que ceux qui s'occupaient exclusivement des études morales et sociales, et qui désormais, s'efforcèrent de participer toujours davantage au gouvernement spirituel. En un mot, la distinction est, dès cette époque, essentiellement la même que celle qui subsiste encore aujourd'hui. Les deux classes étaient tellement séparées qu'elles ne tardèrent pas à devenir rivales, dans les derniers âges de la philosophie grecque. C'est vers le siècle d'Alexandre que la division commença à se prononcer ouvertement. Elle a été profondément caractérisée par deux grandes séries de travaux, ceux d'Aristote dans la direction spécialement scientifique, et ceux de Platon dans la direction philosophique proprement dite. La formation du musée d'Alexandrie, si différent des anciennes écoles grecques, est un témoignage irrécusable de cette séparation, en même temps qu'elle contribua puissamment à la développer.

C'est au moyen de cette division qu'ont eu lieu tous les progrès ultérieurs de l'esprit humain. Les sciences, entièrement isolées, ont pu désormais s'étendre, se subdiviser, et se perfectionner, et devenir peu à peu positives, de métaphysiques qu'elles étaient à l'origine de cette période, sans troubler l'économie sociale. La philosophie, concentrant ses forces sur un point unique, a pu déterminer dans la masse des nations policées le passage du polythéisme au théisme, et développer ainsi dans toute son énergie la puissance des doctrines théologiques pour civiliser le genre humain. [...] Platon interdisait l'entrée de son école à tous les hommes étrangers à la géométrie, la seule science qui eût alors un caractère prononcé. Pendant près d'un siècle, ses disciples eurent une grande part au perfectionnement de cette branche de nos connaissances. Mais bientôt l'impérieuse nécessité manifesta pleinement l'impossibilité de concilier cet ordre de recherches avec les travaux philosophiques que cette secte regardait justement comme les plus importants qu'elle pût entreprendre, et comme lui étant spécialement destinés par sa constitution primitive. Elle devint peu à peu, et pour toujours, parfaitement étrangère au mouvement scientifique. Archimède, Apollonius, Hipparque, les trois grands mathématiciens de l'antiquité, n'étaient certainement pas des platoniciens.¹¹

¹⁰ L'expression était encore usuelle en Angleterre au temps de Comte, comme il le rappelle dans l'*Avertissement au lecteur* mentionné note 2 : « Il y a, sans doute, beaucoup d'analogie entre ma *philosophie positive* et ce que les savants anglais entendent, depuis Newton surtout, par *philosophie naturelle*. Mais je n'ai pas dû choisir cette dernière dénomination, non plus que celle de *philosophie des sciences* qui serait peut-être encore plus précise, parce que l'une et l'autre ne s'entendent pas encore de tous les ordres de phénomènes, tandis que la *philosophie positive*, dans laquelle je comprends l'étude des phénomènes sociaux aussi bien que de tous les autres, désigne une manière uniforme de raisonner applicable à tous les sujets sur lesquels l'esprit humain peut s'exercer ».

¹¹ Auguste Comte, *CPSS*, pp. 350sqq.

La fin du grand schisme et le pouvoir unificateur de la sociologie. Comme le précédent, le moment qui reste à examiner recouvre plusieurs siècles: il comprend deux étapes essentielles, associées l'une à Descartes et l'autre à Comte. Avec Descartes, chacune des deux branches de la philosophie avance d'un pas : la philosophie naturelle devient positive, et la philosophie morale, métaphysique. Cette « première tentative directe pour la formation d'un système complet de philosophie positive »¹² se heurte toutefois à une double limitation. La théorie des animaux machines, tout d'abord, orientait la science du vivant dans une fausse direction. Le *Cours* revient à plusieurs reprises sur cette extension forcée du mécanisme aux phénomènes biologiques et montre qu'elle était à la fois indispensable et inévitable. Mais l'erreur rédhitoire du cartésianisme est ailleurs, dans son refus d'étendre jusqu'aux phénomènes intellectuels et moraux la méthode positive, qui se trouve ainsi privée de toute véritable universalité. Avec le *cogito* ou avec la morale provisoire, Descartes admettait implicitement que l'étude de l'homme individuel ou social restait en dehors du grand mouvement scientifique. Il rompait ainsi la fragile unité instaurée au treizième siècle par la scolastique, et la philosophie morale se retrouvait à nouveau séparée de la philosophie naturelle. Au bout du compte, il n'a donc fait que « modifier, par un dernier amendement général, le partage primordial organisé par Aristote et Platon entre la philosophie naturelle et la philosophie morale, en faisant avancer chacune d'elle d'une phase. »¹³

La science devient philosophique, et la philosophie scientifique. Commençons par la fin, à savoir les nouveaux rapports établis entre science et philosophie par la création de la sociologie.

Transformer la science en philosophie, c'est abolir la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale, qui attribuait à la science l'étude du monde extérieur et à la philosophie (c'est-à-dire à la métaphysique), l'étude de l'homme, du microcosme. Or c'est bien ce qui se produit dans le *Cours*. Le chemin qui va du premier volume au sixième, des leçons de mathématique aux leçons de sociologie « élève peu à peu l'esprit scientifique proprement dit à la dignité finale d'esprit vraiment philosophique, en dissipant à jamais la distinction provisoire qui devait subsister entre eux tant que l'évolution préliminaire du génie moderne n'était pas suffisamment opérée. »¹⁴

Cette fois encore, donnons la parole à Comte, dans un texte écrit tout entier au futur :

Mais, quand l'inévitable apparition d'une vraie philosophie, émanée enfin de la science réelle, aura suffisamment enlevé à la métaphysique actuelle le seul privilège qui puisse lui attacher maintenant des esprits consciencieux, cet unique vestige de son antique prépondérance disparaîtra spontanément.

Alors se dissipera totalement le grand schisme préparatoire consommé, par Aristote et Platon, entre la philosophie naturelle et la philosophie morale, dont l'indispensable séparation provisoire, radicalement modifiée par Descartes, est aujourd'hui parvenue à son dernier âge, après avoir convenablement rempli sa destination préliminaire. L'unité mentale, vainement poursuivie avant le temps sous la noble impulsion scolastique, résultera irrévocablement de la convergence journalière entre une science devenue philosophique et une philosophie devenue scientifique; l'étude de l'homme moral et social obtiendra, sans résistance, le juste ascendant normal qui lui appartient dans le système de nos spéculations, parce que, cessant d'être hostile à l'actif développement des contemplations les plus simples et les plus parfaites, elle y puisera nécessairement sa première base rationnelle, pour y réfléchir ensuite de lumineuses indications générales, [...] . Il serait oiseux d'ailleurs d'examiner si, dans ce mouvement final, les savants s'élèveront à la philosophie, ou si les

12 Auguste Comte, *CPP*, 45e leçon, t. 1, p. 842.

13 Auguste Comte, *CPP*, 56e leçon, t. 2, p. 571.

14 Auguste Comte, *CPP*, 58e leçon, t. 2, p. 749. Là encore, l'idée était présente dès 1825 : parcourant les divers degrés de l'échelle encyclopédique qui conduit jusqu'aux « savants en physique sociale », Comte remarque que « étudiant une classe de phénomènes qui, par leur nature, dépendent des lois de tous les précédents, ils auront indispensablement besoin d'une éducation préliminaire qui les familiarisent avec la connaissance des méthodes et des résultats principaux de toutes les autres sciences positives, seule base rationnelle de leurs travaux propres. Ayant ainsi constamment sous les yeux l'ensemble des connaissances physiques, ils seront inévitablement conduits à construire, directement la philosophie positive, aussitôt que leur science spéciale aura fait assez de progrès pour ne plus absorber exclusivement toute leur activité » (*CPSS*, p. 356).

philosophes reviendront à la science. On peut seulement assurer que, chez l'une et l'autre de ces deux classes actuelles, cette indispensable transformation réciproque éprouvera l'active résistance d'une majorité étroite et intéressée. D'heureuses exceptions individuelles viendront toutefois, des deux parts, former le noyau spontané de la nouvelle corporation spirituelle, dès lors indifféremment qualifiée de scientifique ou philosophique, sous la commune prépondérance permanente d'une éducation générale.¹⁵

La sociologie comme clé de la solution: son double statut, son pouvoir unificateur. Pour que la philosophie devienne scientifique, une dernière extension de la méthode positive était nécessaire. Il fallait que l'étude de l'homme ne soit plus abandonnée à la pensée théologico-métaphysique; il fallait en d'autres termes que soit constituée une science de l'homme, ou plus exactement de l'humanité. Si Comte voit dans la naissance de la sociologie un événement sans précédent c'est que, les phénomènes proprement humains devenant enfin l'objet d'une étude positive, la distinction entre philosophie naturelle et philosophie morale, qui dominait l'histoire de la pensée depuis les Grecs, devient caduque. Tel est en définitive le sens à donner à la fondation de la sociologie: grâce à elle, la méthode positive acquérait enfin une pleine universalité, en même temps que le point de vue humain retrouvait la prépondérance normale dont il avait été provisoirement privé. Avec elle, la science, jusque là cantonnée à l'étude des phénomènes naturels, prend possession des phénomènes moraux que la théologie continuait à revendiquer comme siens. La marche ascendante, suivie dans le *Cours*, qui va du monde à l'homme, restaure l'unité perdue en satisfaisant simultanément des exigences tenues pour séparées. Avec la sociologie, la science pour la première fois devient humaine.

La principale des conclusions générales du *Cours* consiste à lui confier la présidence de l'échelle encyclopédique. Désormais, en vertu de sa qualité de science finale, la sociologie prend les commandes et une de ses fonctions sera de coordonner la marche des sciences qui la précèdent. Il s'ensuit que la sociologie possède un double statut. C'est une science comme les autres, la science des phénomènes sociaux comme la biologie est la science des phénomènes vitaux ; mais en tant que science finale, elle présuppose et récapitule toutes les autres. C'est aussi la seule qui puisse être appelée indifféremment science et philosophie. Comme cette dernière, c'est un point de vue, en surplomb, d'où il est possible de considérer les autres sciences: « le point de vue sociologique est désormais, en tous genres, le seul vraiment philosophique ».¹⁶ La page de titre des trois derniers volumes du *Cours* la désigne d'ailleurs non comme science sociale mais comme philosophie sociale.

La science en procès. On voit à quel point on est loin du scientisme avec lequel le positivisme est trop souvent identifié. Ce que propose Comte, c'est plutôt de remettre la science à sa place. Il porte sur la science un double jugement. Certes, l'état positif ou scientifique, est le dernier état, l'état définitif. Mais tout dépend de l'idée que l'on se fait de la science, de ce qu'on attend d'elle, et la science que Comte a sous les yeux ne correspond pas à l'idée qu'il s'en fait. C'est ce qu'il appelle la *pédantocratie*, le triomphe de la médiocrité et des esprits étroits. Une critique très sévère du monde académique, qui lui a valu beaucoup d'ennuis dans sa vie professionnelle. Une question se pose alors: Qu'est-ce que Comte reproche aux sciences? Qu'est-ce qui leur manque? Qu'est-ce qui justifie cette volonté de la rendre plus philosophique? La réponse est double: le souci d'unité de la science; mais aussi la fonction sociale qu'elle doit remplir, ce qui nous renverra encore à la sociologie.

L'unité de la science. La question du rapport entre science et philosophie est étroitement liée à celle de l'unité de la science. Rendre la science plus philosophique, ce n'est pas seulement réunifier les deux parties de la philosophie séparée par les Grecs, c'est aussi montrer les liens entre les sciences qui se sont peu à peu développées. Alors qu'on parle *des sciences*, ce qu'il s'agit de montrer, c'est l'unité de la science.

¹⁵ Auguste Comte, *CPP*, 57e leçon, t. 2, p. 639.

¹⁶ Auguste Comte, *CPP*, 58e leçon, t. 2, p. 722.

Pour aborder la question, Comte distingue deux types d'unité: l'unité objective et l'unité subjective.¹⁷ Au plan objectif, il n'y a pas d'unité mais au contraire un éclatement de l'être, une diversité irréductible de phénomènes. Notre désir d'unité est aveugle et, quand il s'agit d'unité objective, il a besoin de se soumettre au contrôle de l'expérience : « dans son aveugle instinct de liaison, notre intelligence aspire presque à pouvoir toujours lier entre eux deux phénomènes quelconques, simultanés ou successifs ; mais l'étude du monde extérieur démontre, au contraire, que beaucoup de ces rapprochements seraient purement chimériques et qu'une foule d'événements s'accomplissent continuellement sans aucune vraie dépendance mutuelle ; en sorte que ce penchant indispensable a autant besoin qu'aucun autre être réglé par une saine appréciation générale. »¹⁸ Mais, socialement, cette diversité devient dispersion et il est indispensable de faire une place à une autre forme d'unité, que Comte appelle *unité subjective*.

La source du problème se trouve dans la division du travail, sur laquelle Comte porte, comme sur la science, un double jugement: La division du travail scientifique est la condition *sine qua non* du progrès. Le fait était noté dès 1825 et sera constamment rappelé par la suite; mais cette division croissante du travail a un prix qui va lui aussi croissant. La communauté scientifique se transforme chaque jour davantage en une juxtaposition de spécialistes. Les effets de la division du travail, dans le monde intellectuel, sont les mêmes que dans le monde de la production matérielle : hypertrophie d'un organe, atrophie de tous les autres. Passer sa vie à classer des insectes, à résoudre un certain type d'équation n'est pas très différent de passer sa vie à fabriquer une tête d'épingle. Dans tous les cas, c'est le même repli sur soi, la même indifférence au cours général des événements, tant qu'il y a des insectes à classer, des équations à résoudre ou des épingles à fabriquer.

Dans ces conditions, affirmer l'unité de la science, c'est réagir contre une tendance dont les effets indésirables menacent de compromettre ces mêmes progrès scientifiques qu'elle contribue à réaliser, c'est chercher à ramener les esprits dispersifs à la considération de l'ensemble. Et ceci, c'est le travail du philosophe. On retrouve l'opposition entre esprit d'ensemble et esprit de détail, et la caractérisation de la philosophie comme système général de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui figure dans l'énoncé de la loi des trois états.

Ce travail d'unification prend deux formes. La première, c'est la classification des sciences, l'échelle encyclopédique, où les sciences ne sont plus que les chaînons d'une même chaîne. La seconde, c'est la création de la sociologie, étant entendu que l'idée que Comte se fait de la sociologie est très différente de celle que nous connaissons aujourd'hui. Pour lui elle n'est pas seulement, comme on l'a vu, indifféremment science sociale et philosophie sociale; c'est aussi la science finale, qui présuppose et comprend toutes les autres.

Cette fois-ci, à la différence de l'unité objective,

Il en est tout autrement quant à la source intérieure des théories humaines, envisagées comme des résultats naturels de notre évolution mentale, à la fois individuelle et collective, destinés à la satisfaction normale de nos propres besoins quelconques. Ainsi rapportées, non à l'univers, mais à l'homme, ou plutôt à l'Humanité, nos connaissances réelles tendent, au contraire, avec une évidente spontanéité, vers une entière systématisation, aussi bien scientifique que logique. On ne doit plus alors concevoir, au fond, qu'une seule science, la science humaine, ou plus exactement sociale, dont notre existence constitue à la fois le principe et le but, et dans laquelle vient naturellement se fondre l'étude rationnelle du monde extérieur, au double titre d'élément nécessaire et de préambule fondamental. »¹⁹

¹⁷ Pour la manière dont cette distinction a été abordée dans la psychologie de Brentano, voir Michel Bourdeau, Ion Tănăsescu, "Intentionality and the Classification of Sciences and Phenomena in Phenomena and Sciences in Comte's Cours de Philosophie Positive and in Brentano's Empirical Psychology", in *Brentano and the Positive Philosophy of Comte and Mill. With Translations of Original Writings on Philosophy as Science by Franz Brentano* (eds: Ion Tănăsescu, Alexandru Bejinariu, Susan Krantz Gabriel, Constantin Stoenescu), Berlin, De Gruyter, 2022, pp. 201–209.

¹⁸ Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif*, (1844), A. Petit (éd.), Paris, Vrin, 1995, p. 146–147.

¹⁹ Auguste Comte, *Discours sur l'esprit positif* (1844), A. Petit (éd.), Paris, Vrin, 1995, p. 89–90.

Science et société. Si Comte veut rendre la science plus philosophique, c'est aussi parce que l'idée qu'il s'en fait n'est pas celle qu'on s'en fait d'ordinaire. Pour le positivisme, la science a une double fonction : elle sert de base rationnelle à l'action de l'homme sur la nature; mais c'est aussi la base spirituelle de l'ordre social. Et l'on retrouve encore le point de vue sociologique.

Il est inutile d'insister sur la première fonction, qui est celle à laquelle on pense immédiatement et que résume la maxime: *Connaissance d'où prévoyance, prévoyance d'où action.* Pour la vaste majorité de nos semblables, la valeur de la science tient à ses applications. Encore qu'il faille se garder de tous les contresens qui entourent des déclarations de ce genre, le positiviste tient l'idée d'une *science pour la science* aussi peu admissible que l'idée de l'art pour l'art. La science est rarement cultivée pour elle-même et, quand elle l'est, il n'est pas sûr que cet amour désintéressé mais, en un sens, égoïste de la vérité doive être donné en exemple.²⁰ Ancien élève de l'École polytechnique, Comte raisonne souvent en ingénieur. Ceci vaut de la façon dont il approche la politique: la politique est un art, l'art de gouverner, qui s'appuie sur une science, la science sociale, tout comme l'art médical s'appuie sur la science biologique.

La deuxième fonction, qui est plus directement sociale, est le plus souvent passée sous silence. C'est la fonction émancipatrice de la science, telle qu'elle a été formulée à l'époque des Lumières et qu'elle se concrétise dans l'éducation populaire. Si Comte a enseigné pendant plus de dix ans l'astronomie aux ouvriers parisiens, c'est que l'enseignement des sciences n'a pas pour seule fonction la formation professionnelle ; il s'agit avant tout d'éclairer l'esprit humain, de le libérer des préjugés. Le peuple ne veut devenir ni géomètre, ni astronome, ni physicien. Ce qu'il demande c'est, selon le mot de Molière, *des clartés de tout.*

Ce rapport étroit entre science et éducation, dont Comte avait fait l'expérience lors de sa scolarité à Polytechnique, est très liée à l'idée d'un nouveau pouvoir spirituel, qu'il emprunte à Saint-Simon et qui se trouve au centre de la politique positive tout entière.²¹ Avec la diplomatie, l'éducation a toujours été un des deux principaux attributs du pouvoir spirituel mais, avec le déclin des croyances théologiques, le clergé n'était plus en mesure d'assurer ces fonctions; d'où l'idée de demander aux savants de se reconnaître explicitement une fonction sociale et d'occuper la place laissée vacante par le clergé. C'est dans cette perspective qu'il faut comprendre la réforme de la science qui doit accompagner celle de la philosophie.

Ce qui précède montre à quel point l'image que l'on se fait d'ordinaire de la pensée de Comte, et en particulier l'assimilation du positivisme au scientisme, sont caricaturales. Le fait ne doit pas nous étonner, car ce type d'interprétation provient le plus souvent d'adversaires qui cherchent à déconsidérer la doctrine en cause. Cette dimension polémique se retrouve d'ailleurs dans la position de Comte puisque, comme on l'a vu, celle-ci enveloppe une double critique: de la science telle qu'elle se pratique et dont il ira jusqu'à dire qu'elle tend à « enfler et dessécher, en développant l'orgueil et détournant de l'amour »²²; sous le nom de métaphysique²³ la critique d'une conception, aujourd'hui encore dominante,

20 « Lors même que l'impulsion mentale résulterait en effet d'une sorte de passion exceptionnelle pour la pure vérité, sans aucun mélange d'orgueil ou de vanité, cet exercice idéal, dégagé de toute destination sociale, ne cesserait pas d'être profondément égoïste » (*Discours sur l'ensemble du positivisme* (1848), Paris, GF, 1998, p. 58).

21 Voir les *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826), dans *Écrits de jeunesse*, Pierre Arnaud, Paulo Carneiro (eds.), Paris-La Haye, Mouton, 1970. Sur l'influence de ses études à Polytechnique, voir Henri Gouhier, *La jeunesse d'Auguste Comte et la formation du positivisme*, t. 1, Paris, Vrin, 1933, p. 130–143 (pédagogie et philosophie des sciences).

22 Auguste Comte, *Catéchisme positiviste* (1852), Paris, GF, 1970, p. 68.

23 La portée exacte de cette critique de la métaphysique chez Comte est une question disputée et, depuis Ravaisson (*La philosophie en France au XIXe siècle* (1867)), divers interprètes, le plus souvent attachés à la métaphysique, ont soutenu, non sans arguments, que, en dépit de ses déclarations, Comte, loin d'avoir éliminé la métaphysique, avait continué à en faire. Quelle que soit l'idée que l'on se fasse de la métaphysique, c'est un fait que, la suite de Bacon, notamment, Comte a toujours maintenu la nécessité d'une philosophie première et en a élaboré une dans le *Système de politique positive* (t. 4, pp. 173–180). Ce faisant,

de la philosophie. On ne s'étonnera pas d'avantage si les tentatives de Comte pour rendre la science plus philosophique et la philosophie plus scientifique ont rencontré peu d'échos. Les philosophes ne sont toujours pas disposés à renoncer à la métaphysique et, si réforme de la philosophie il doit y avoir, elle ne consiste pas à la rendre plus scientifique puisque, comme il a été affirmé, la philosophie n'est pas un savoir et que, de toute façon, la science ne pense pas. De même, la réforme de la science n'a pas eu lieu. Les savants restent profondément attachés à la spécialisation et ne manifestent en général aucun désir de devenir philosophes. C'est jusqu'au noeud de la solution, à savoir, le statut éminent accordé à la sociologie, qui a été critiqué par les sociologues eux-mêmes. L'idée comtienne de la sociologie nous est devenue profondément étrangère. L'institutionnalisation de la discipline, à la fin du dix-neuvième siècle, demandait de couper les ponts avec la philosophie. Pour garantir à la sociologie un statut scientifique irréprochable, il fallait maintenir séparées science et philosophie, et préserver une distinction que le fondateur du positivisme nous invitait au contraire à tenir pour provisoires.²⁴

A la défense de Comte, on fera valoir que le néo positivisme viennois, en dépit de la distance considérable qui les sépare, rejoint sur ces questions le premier positivisme. Dans sa volonté de rendre la philosophie plus scientifique, non seulement, c'est la même critique de la métaphysique, mais c'est aussi le même souci de l'unité de la science, et, avant sa translation Outre-Atlantique, les préoccupations politiques n'étaient pas non plus absentes.²⁵

il oubliait que le terme de *métaphysique* a été forgé par les commentateurs d'Aristote, pour désigner leur embarras devant un ensemble de textes du Stagirite, et que celui-ci, pour sa part, parlait à ce propos de *philosophie première*.

24 Voir par exemple É. Durkheim, *De la division du travail social* (1893), Paris, Alcan, 1932, p. 350-355.